DELPHINE DE GIRARDIN 1804–1855

Natalie

Elle m’est apparue au milieu d’une fête,
Comme l’être idéal que cherche le poète,
Comme cet ange ami dont on connaît la voix,
Et qu’un songe pieux me fit voir autrefois.
À son regard céleste, à sa grâce ingénue,
À sa douce langueur mes yeux l’ont reconnue.
Dès-lors je pressentis combien j’allais l’aimer.
Pour elle un vague effroi vient aussi m’alarmer.
« Ah ! pourquoi, m’écriai-je en ma pitié profonde,
» Descend-elle des cieux pour habiter ce monde ?
» Des maux que la jeunesse espère en vain braver,
» Si du moins ma raison pouvait la préserver !
» Si ma tendre amitié, nos soins, ma confiance,
» Pouvaient à sa candeur servir d’expérience ! »
Ces vœux que je formais, je les vois s’accomplir ;
Je vois mes tristes jours par elle s’embellir.
Pour ne pas l’affliger des chagrins qu’elle ignore,
Au bonheur, aux sermens, je feins de croire encore,
Mélange séduisant d’enfance et de raison,
Ne sachant que les noms d’amour, de trahison,

Son âme, empreinte encor d’une essence divine,
Ne veut pas croire au mal que son esprit devine.
Je saurai, prolongeant cette trop douce erreur,
Des dangers prévenus lui sauver la terreur.
Oui ! le noble intérêt que son destin m’inspire
Doit sur son jeune cœur m’assurer quelque empire.
Cette lyre et ces vers qu’elle daigne envier,
J’éprouve un nouveau charme à les lui dédier.
De tout ce qui l’émeut mon âme est attendrie.
Elle seule est l’objet de ma coquetterie :
Lorsque sur son beau front, languissamment penché,
Par la brise du soir un ruban détaché

Dérange en la voilant sa blonde chevelure,
Quelque chose me gêne et manque à ma parure.
Loin d'envier son sort, sa touchante beauté,
De ses moindres succès mon orgueil est flatté ;
Je les vois, les prédis, je les partage même,
Et je me sens rougir, si l'on me dit qu'on l'aime.
Enfin mon cœur renaît pour mieux guider le sien,
Son brillant avenir a remplacé le mien ;
Et trouvant dans ses vœux une source nouvelle,
Mes rêves de bonheur recommencent pour elle.